

## DU DEDANS AU DEHORS

### Connexions à partir d'un *espace public* d'une ville multiple :

#### *Ajacé*, *Xogbonú*, Porto-Novo (Sud-Bénin)

Doctorat en Art de bâtir et urbanisme

#### MOTS-CLÉS

Bénin méridional, villes historiques, Porto-Novo, espaces publics, formes urbaines, concessions lignagères, territoires familiaux

#### RÉSUMÉ

« Ici au Bénin, on fait beaucoup attention à ce que l'on dit ! On ne parle pas en désordre. Il faut apprendre à "tenir sa bouche"<sup>1</sup> ! »

C'est ainsi que, lors d'un de mes premiers terrains de recherche à Porto-Novo, capitale politique du Bénin, j'étais initiée à l'« art de la parole béninoise » ou, mieux, à l'« art du non-dit », « de l'allusion ».

Les mots sont *chargés*. Ils qualifient, ordonnent, instaurent.

C'est pourquoi, plutôt que d'élaborer une synthèse au sens conventionnel du terme, il m'est paru plus pertinent d'articuler le présent résumé autour d'une sélection de mots.

Ainsi, après avoir esquissé rapidement (i) l'objet/sujet de la présente recherche, je me focaliserai (ii) dans un premier temps sur les termes qui composent le titre de la thèse ; (iii) puis je m'attellerai à décrire ce que je nomme les « gestes sinistaurateurs » de mes recherches. J'en ai retenu quatre qui sont ici exprimés par les verbes décrire, ralentir, décentrer, (ré)articuler. En traversant l'ensemble de la thèse, chacun de ces « gestes » met l'accent sur ce qui est, à mon sens, son apport principal : le lien étroit entre posture méthodologique et production de savoir. Sur le terrain (mais aussi dans ses lectures), le/la chercheur·e a un corps, un genre, une famille, des amis. En ce qui me concerne, sans mon genre, mon âge, mes connexions amicales, il eût été parfaitement impossible d'accéder à cet univers, objet et sujet de la présente recherche.

#### **I. Genèse d'une thèse et d'un objet d'études**

La recherche s'intéresse à la notion d'*espace public* dans les villes dites d'origine précoloniale du Sud-Bénin, à partir d'un travail situé d'observation, écoute et dessin dans l'espace de *Xogbonú*, les anciens quartiers de la ville de Porto-Novo.

Tout en étant consciente de la polysémie de la notion d'espace public, je me suis essentiellement focalisée, dans mes recherches, sur sa dimension concrète : que désigne l'expression espace public aujourd'hui à Porto-Novo ? Quelles formes spatiales y sont associées ?

La recherche trouve son origine dans un constat : aujourd'hui à *Xogbonú*, le terme espace public désigne des espaces aux statuts très divers, dont un grand nombre sont directement rattachés aux maisons familiales.

---

<sup>1</sup> Extrait d'une conversation avec Madina Yéhouétomè, 32 ans, informatrice et traductrice. Porto-Novo, 18 janvier 2015.

Tout en étant des propriétés juridiquement publiques, ces espaces sont aussi des lieux sous la protection des grandes familles (les lignages) qui sont chargées à la fois de contrôler leurs modalités et temporalités d'usage et de faire respecter leurs interdits religieux. Ces espaces sont, en effet, habités par une pluralité d'êtres, humains et non humains, aux modes d'existence divers : *vodun*, divinités protectrices de la famille, esprits, poules, chèvres, vieilles tantes, jeunes enfants...



Le *hontò* de *Gukomè*. Photo : Sara Tassi, janvier 2015.



Le *hontò* de *Hwègbokomè*. Photo : Sara Tassi, juillet 2015.

Oubliés jusqu'à une date récente tant par les scientifiques (européens, mais aussi béninois) que par les différents acteurs urbains concernés<sup>2</sup>, ces espaces font, aujourd'hui, l'objet d'une attention particulière de la part des bailleurs nationaux et internationaux qui tentent de mettre en œuvre des mesures d'aménagement pour en valoriser les enjeux culturels, historiques et identitaires.

Depuis 2012, quatre projets portant sur « les espaces publics dits traditionnels » se sont succédé à Porto-Novo. Je me limiterai ici à évoquer la manière dont ces espaces sont nommés dans chacun de ces projets : « espaces à caractère patrimonial » (*Espaces publics de Porto-Novo*, 2008-2012), « places traditionnelles » (*Liaisons urbaines*, 2012-2013), « placettes vodun » (*Éclosions Urbaines*, 2014-2016), « poumons verts » (*Porto-Novo, Ville Verte*, 2015-en cours).

Chacune de ces désignations met l'accent sur un aspect particulier de ces espaces, sur une de leurs existences possibles. La ville est alors décrite au prisme de ces identités, en puisant dans le vocabulaire de différentes rhétoriques urbaines (« ville verte », « ville patrimoniale, etc. ). En ce sens, nommer est un geste d'instauration à part entière.

Or, si les dispositifs de désignation et, plus précisément, la manière de nommer ont autant d'importance, pourquoi ces projets ne mobilisent que des termes en langue française ? **Comment ces espaces sont-ils nommés localement ?**

En *gungbè*, une des langues parlées dans la région de Porto-Novo, on parle habituellement de *hontò* : *hon* « porte » + *tò* « devant, aux abords de... » : devantures de maisons familiales.

Le *hontò* est, par définition, en connexion avec un dedans ; ce qui témoigne des rapports de continuité que ces espaces entretiennent avec « ce qui se situe de l'autre côté de la porte », à savoir les maisons familiales annexes. Si une place existe lorsqu'il y a des limites qui en définissent la forme (bâtis, rues, etc.), le *hontò* existe lorsqu'il y a une porte, un repère.

**En prenant au sérieux la signification de ce terme *gungbè*, il est aisé de constater que la qualification de *hontò* ne peut se faire qu'à partir de mouvements d'aller-retour entre l'intérieur et l'extérieur des maisons familiales. Entre le dedans et le dehors, le privé et le public.**

Ce geste, à savoir le fait de déborder des limites conventionnellement associées aux *hontò*, n'est pas sans conséquence théorique : réfléchir à partir non pas de limites, soient-elles juridiques, administratives, etc., mais plutôt de ce que j'ai nommé des « choses-repères » (la porte par exemple), permet à mon hypothèse de recherche de prendre corps : **l'espace public, décrit principalement par la pluralité de ses usages et pratiques (Biase et Coralli, 2009 ; Chenal *et al.*, 2009 ; Chenal, 2013), est aussi pourvu d'une pluralité de formes.**

**La forme n'est pas un « fait » : elle est mouvante et n'existe qu'en correspondance avec un sujet ou une perspective, qui l'instaure (Debaise, 2015 ; Ingold, 2017 [2013]).**

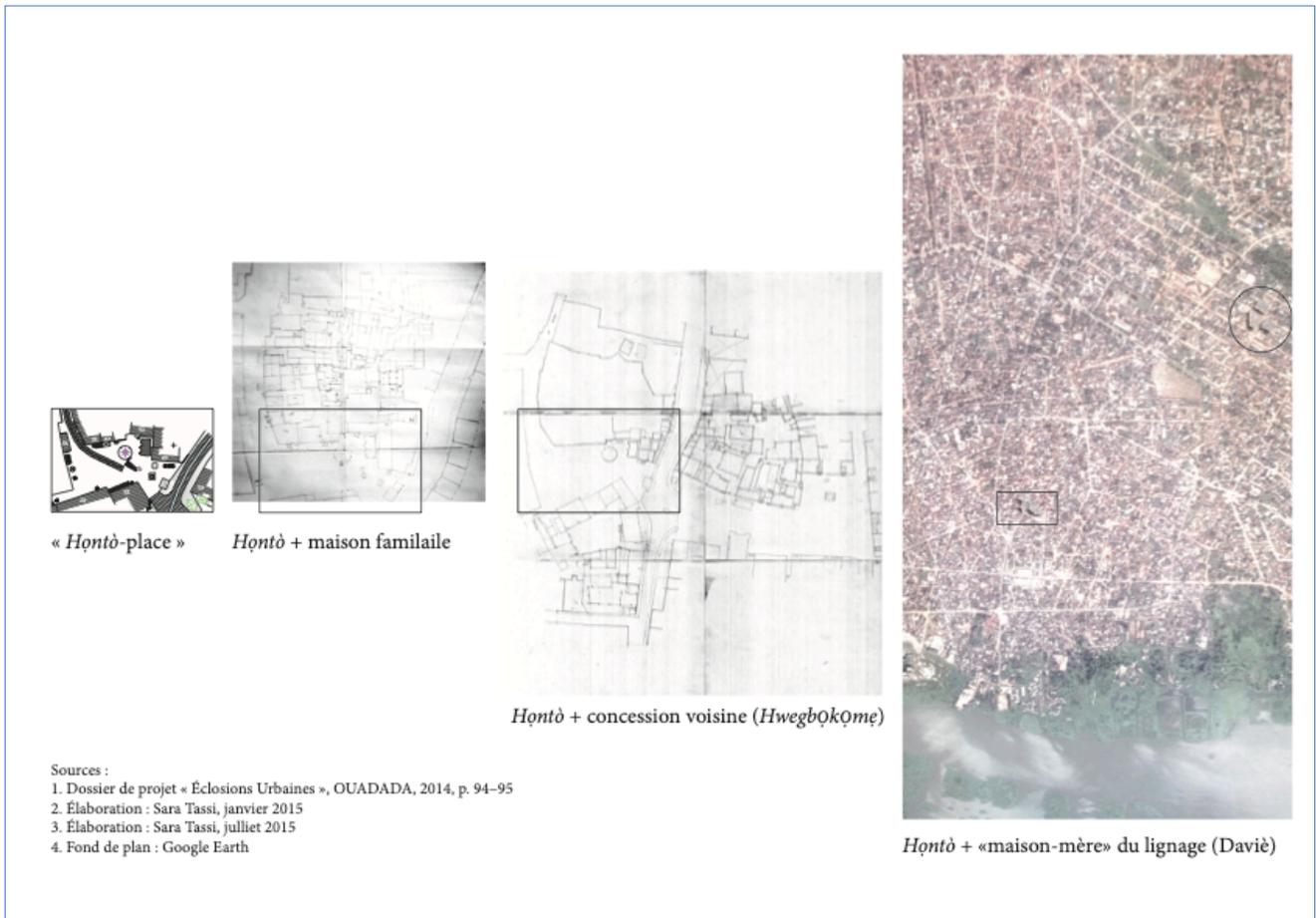
D'où le choix de ne pas mener une enquête comparative entre plusieurs *espaces publics*. Si les formes dépendent des perspectives qui les font émerger, comment peut-on identifier les limites des entités que l'on compare ?

---

<sup>2</sup> Jusqu'au tournant des années 2000, la ville dite vernaculaire demeurait aux marges tant des politiques urbaines (focalisées sur le potentiel économique des nouvelles franges urbaines à lotir) et des projets patrimoniaux (concentrés uniquement sur l'architecture coloniale) que des recherches en sciences sociales, où la dimension spatiale est souvent marginale ou absente, mais aussi en architecture et urbanisme, où l'attention était principalement portée sur le devenir des nouvelles mégapoles africaines.

J'ai ainsi décidé d'articuler la thèse à partir de la description des formes multiples d'une seule de ces entités : le *hontò* de *Gukòme*<sup>3</sup>, à partir de plusieurs points de vue, plusieurs perspectives.

Concrètement, il s'agit, dans un premier temps, de dresser un inventaire des différentes manières d'appréhender, de qualifier et de décrire les formes multiples de *Gukòme* (Mouvements I et II de la thèse), pour ensuite explorer les connexions que chacune de ces formes fait émerger (Mouvements III et IV). Nous y reviendrons dans « III. De quelques gestes instaurateurs ».



Les formes multiples du *hontò* de *Gukòme*. Élaboration : Sara Tassi, décembre 2019.

## II. Les ancêtres d'un titre

Ayant retracé rapidement la genèse de la thèse, il me paraît important de revenir sur le choix des termes qui en composent le titre.

Manipuler des termes chargés, tels qu'espace public, ville, précolonial, mais aussi Bénin, en référence au découpage administratif postindépendance, ne peut pas être considéré comme un choix sans conséquence.

En se référant uniquement à ce vocabulaire « conventionnel » tiré de la langue française, le risque est de gommer toute une série de nuances sémantiques, mais aussi concrètes.

Nous en avons fait l'expérience avec les termes place et *hontò* : nommer n'est pas un geste neutre. Les mots véhiculent une manière particulière de voir et d'ordonner les choses.

<sup>3</sup> *Gukòme* : littéralement « dans (*mè*) la terre (*kò*) de *Gù*, dieu des métaux et de tout-e-s celles et ceux qui travaillent le fer et avec du fer ».

À ce propos, une revue de la littérature sur le sujet nous permet de poser le constat suivant : tant dans le champ académique (recherches en architecture, urbanisme, sociologie urbaine, anthropologie de l'espace) que dans ceux de l'aménagement urbain et de la gestion patrimoniale (dossiers de projets, inventaires, plans de gestion, etc.) :

- (i) l'adjectif « précolonial » est le seul qu'on mobilise pour rendre compte du fait que ces territoires existaient bien avant la colonisation ; comme si le seul élément historique qui soit digne d'un rappel était l'entreprise coloniale ;
- (ii) les limites administratives de « la ville », des départements, des États sont les seules à être considérées comme objectivables ; comme s'il n'existait que des territoires unitaires, continus, « déjà donnés » ;
- (iii) le nom de Porto-Novo donné à la ville par un explorateur portugais Eucharistus de Campos au XVII<sup>e</sup> siècle est aujourd'hui le seul officiellement reconnu pour désigner ces territoires qualifiés d'urbains. Le toponyme en langue yoruba (*Ajacé*) ou celui en *gungbè* (*Xogbonú*) ne sont que rarement évoqués<sup>4</sup>.

Que faire alors de ces termes « chargés », de matrice européenne ?

Décider de les évacuer de mes recherches reviendrait à une tentative d'épuration et de simplification. Ces termes existent et contribuent à instaurer les réalités auxquelles ils se réfèrent.

C'est pourquoi, dans mes recherches, j'ai tenté plutôt d'aller au-delà du « prêt-à-penser » en convoquant d'autres termes, en les faisant interagir, pour permettre à d'autres significations de prendre consistance.

Ainsi, dans le titre de la thèse « Connexions à partir d'un espace public d'une ville multiple : *Ajacé*, *Xogbonú*, Porto-Novo », la notion d'espace public est mise en résonance avec celle de connexions ; le terme « ville » est associé à l'adjectif « multiple » ; le nom « Porto-Novo » est mis en dialogue avec les toponymes *Xogbonú* et *Ajacé*.

La mise en tension de ces termes permet ainsi de repeupler les notions d'espaces publics, de ville, de territoire, etc. Elle permet également de démultiplier leurs limites, de faire émerger leur caractère réticulaire.

En effet, ces notions, nous l'avons vu, sont loin d'être universellement partagées. **Autrement dit, les contours d'une place, d'un quartier, d'une ville, d'un territoire ne sont pas des invariants, des « faits » : tout le monde n'accorde pas la même importance aux mêmes limites, aux mêmes formes (Tarrius, 1993 ; Descola, 2014 ; Doucet, Debaise et Zitouni, 2018 ; Brunfaut, Nicolai et Tassi, 2019).**

D'où l'intérêt dans ce court texte de me focaliser sur ces quatre « gestes instaurateurs » qui permettent d'insister sur le caractère situé des connaissances : il n'y a pas de savoir hors-sol (Latour, 2017) ; tout savoir est situé (Haraway, 2004).

### III. De quelques gestes instaurateurs

#### 1. « Décrire »

Comme l'affirme l'anthropologue Marilyn Strathern, la visée d'une bonne enquête est moins de développer une théorie ou des concepts que de produire une « bonne description » (Strathern, 2004). Néanmoins, décrire n'implique pas de renoncer à l'abstraction, à la pensée, ce qui serait en soi une absurdité. Il s'agit plutôt de se

---

<sup>4</sup> Il me paraît important de souligner que ces deux toponymes témoignent d'une histoire bien plus ancienne que celle des premiers récits d'explorateurs européens ou des premières cartes du golfe de Guinée où l'on voit apparaître le nom de Porto-Novo.

rapporter différemment à la théorie. « On ne pense jamais aussi bien qu'en situation », écrivait le philosophe William James<sup>5</sup>.

C'est pourquoi, dans le cadre de ma thèse, à l'identification d'une ou plusieurs problématique-s, j'ai préféré le récit du fil du temps. La thèse ne se structure pas en parties. Elle suit quatre mouvements qui sont à la fois des mouvements physiques et théoriques :

- **physiques**, car ils restituent mes cheminements, au sens littéral du terme, lors de mes dix mois de terrain (mon arrivée à Porto-Novo, la découverte de *Gukomè*, les enquêtes à *Hwegbokomè* – la concession voisine – et, enfin, l'exploration de *Daviè* – la maison mère du grand lignage dont *Gukomè* fait partie) ;
- **théoriques**, car les explorations décrites dans ces mouvements contribuent à complexifier la notion de forme à partir de l'épaississement des concepts de limite, de continuité et de territoire (cf. Table des matières de la thèse).

**TRAJECTOIRE DE LA THÈSE**  
Mouvements physiques

<p><b>Mouvement I -</b> Au seuil de la porte : Faire importer par les mots</p>	<p><b>Mouvement II -</b> Des deux côtés de la porte : décrire par fragments</p>	<p><b>Mouvement III -</b> De l'autre côté de la voie : l'alterité de proximité</p>	<p><b>Mouvement VI -</b> Au-delà du grand boulevard : les territoires comme interprétations</p>
			

**TRAJECTOIRE DE LA THÈSE**  
Mouvements théoriques

<p><b>Mouvement I -</b> Au seuil de la porte : Faire importer par les mots</p> <p><b>De «ce qui fait forme»</b> faire importer, faire exister</p>	<p><b>Mouvement II -</b> Des deux côtés de la porte : décrire par fragments</p> <p><b>De «ce qui fait limite»</b> faire exister par connexion</p>	<p><b>Mouvement III -</b> De l'autre côté de la voie : l'alterité de proximité</p> <p><b>De «ce qui fait continuité»</b> faire exister par contraste</p>	<p><b>Mouvement VI -</b> Au-delà du grand boulevard : les territoires comme interprétations</p> <p><b>De «ce qui fait territoire»</b> d'autres manières de faire exister par connexion et par contraste</p>
			

<sup>5</sup> Voir à ce sujet : JAMES W., 2007, *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion (Champs).

Dans un premier temps, il s'agit de décrire la manière dont je me suis rapprochée du *hontò* de *Gukome* pour densifier la notion de forme : qu'est-ce que fait forme ? pour qui ? (Mouvement I) ; ensuite je franchis le seuil de la maison familiale de *Gukome* pour explorer le *hontò* depuis le dedans, ce qui nous permet d'épaissir la notion de limite (Mouvement II). En pénétrant l'espace-temps du lignage, des connexions, invisibles depuis le dehors, prennent corps. Le *hontò*, exploré à partir du *dedans* (les portillons et les cours qui s'enchevêtrent autour du grand dehors), semble démultiplier ses connexions vers le *dehors*.

Si, dans le Mouvement III, ces rapports de continuité et discontinuité m'amènent au sein de la concession voisine (*Hwegbokome*), au-delà donc des limites administratives du quartier ; dans le Mouvement IV, les liens familiaux dont *Gukome* est porteur nous conduisent au-delà des limites patrimoniales du tissu historique de la ville, mais aussi au-delà des limites administratives de la ville elle-même. Ce mouvement vise la complexification de la notion de territoire : les liens familiaux, mouvants et évolutifs, donnent corps à un territoire discontinu, peuplé par une pluralité d'humains et de non-humains. Décrire ce territoire n'est pas sans interroger les limites des outils de l'architecture et de l'urbanisme, et plus précisément leur tendance à représenter des espaces continus, directement lisibles (Vella, 2019).

Concrètement, chacun de ces quatre mouvements s'articule à partir d'une composition de récits, de descriptions de situations particulières (l'inauguration d'une placette *vodun* ; une cérémonie familiale, un après-midi dans les bureaux de la mairie). À une plus grande échelle, ces différents récits s'articulent autour du récit de mon parcours de recherche, car, penser par le milieu, décrire *des situations en situation* (Brunfaut, Nicolai et Tassi, 2019), cela implique que le/la chercheur·e se situe lui/elle-même dans ces récits. En d'autres termes, il s'agit là de renouveler l'idée de la construction des savoirs comme réciprocité : la manière dont le/la chercheur·e se situe et est perçu·e sur le terrain influence la production des connaissances.

## 2. « Ralentir »

Décrire certes, mais comment s'y prendre ? Comment enquêter dans un terrain qui est tout sauf inexploré ?

Lorsque j'entame mes recherches en 2014, s'intéresser aux *hontò* est une affaire délicate pour une double raison : (i) cela oblige à s'immiscer dans les intérêts et les rapports de pouvoir de grands projets internationaux qui se sont succédé à Porto-Novo depuis 2012 ; mais aussi, et surtout, (ii) cela oblige à s'approcher des questions familiales, avec tous les problèmes que ce rapprochement peut engendrer.

Très tôt dans mes recherches, le dessin – et plus précisément le dessin de relevé – se profile comme un outil d'enquête indispensable pour se frayer un chemin dans cette pluralité d'acteurs, d'intérêts, d'attentes.

En ce sens, le dessin était mobilisé non tant pour sa capacité de produire un résultat fini, achevé<sup>6</sup>, mais plutôt pour sa capacité à ralentir la pratique du chercheur, à susciter des réactions, à tisser des liens autrement inatteignables.

En effet, dessiner veut aussi dire renoncer aux temporalités pressées des entretiens ; abandonner la position de vis-à-vis avec nos interlocuteurs (Burini, 2013 ; Lavoie et Joncas, 2015). Dessiner oblige à ralentir, à arpenter un espace, à voir de dos, de face et de côté ses interlocutrices ou interlocuteurs, à partager avec elles ou eux un

---

<sup>6</sup> Cela dit, il me paraît important de souligner que les relevés des concessions familiales réalisés durant mes quatre ans de recherche constituent des « productions » relativement nouvelles qui pourraient contribuer à ouvrir des perspectives encore inexplorées à partir de ces espaces.

même point de vue. **Le dessin nous permet ainsi de voir autrement les choses (Ingold, 2017 [2013]).** En ce sens, **il est à la fois un outil de connaissance et un moyen de faire connaissance.**

Il y a plus. Dessiner au sein d'une maison familiale implique un ralentissement ultérieur.

« Dans la maison familiale », me disait habituellement *tánnýíno*, la grande tante du lignage, « avant d'avoir une information, tu salues, tu t'assois, puis tu attends, tu attends, tu attends<sup>7</sup> ! »

Relever *Gukome* veut aussi dire passer nos journées sur place : travailler, manger, discuter, se reposer. Ces longs moments d'attente, de silence, m'ont appris à hésiter face aux conventions que cet outil (le dessin) nous propose comme allant de soi pour aller chercher au-delà des conventions et des cadrages conventionnels.

Comme c'est le cas pour le récit, le choix de « prendre le temps » est un choix méthodologique et épistémologique. Il permet de s'initier à ce que j'ai nommé l'« art de se laisser déranger », l'art de saisir l'importance de tout ce qui pourrait, au premier abord, apparaître comme anodin, anecdotique, incohérent. En ce sens, pour le dire avec l'anthropologue Sarah Carton de Grammont<sup>8</sup>, **cette thèse peut être considérée comme la mise en récit d'une composition de « petits riens ».**

### 3. Décentrer

Ralentir permet de démultiplier les centralités, de se laisser contaminer par ce qui compte non seulement pour nous, mais aussi pour nos interlocuteurs et interlocutrices.

Le « décentrement » est, en ce sens, double : physique et méthodologique.

Le « décentrement physique » consiste à explorer le *hontò* de *Gukome* à partir d'abord de son dedans, puis de la concession voisine (*Hwegbokome*) et, enfin, de la « maison mère » du grand lignage (*Daviè*). Loin d'être un cas isolé, anecdotique, j'ai tenté de démontrer au fil des chapitres la pertinence de considérer ce geste de décentrement comme une méthodologie d'enquête à part entière : explorer et décrire la ville du dedans au dehors. Ce geste de décentrement incarne la « thèse de la thèse », tout en étant, si l'on veut, sa première application : Porto-Novo et, plus précisément, l'espace de *Xogbonú* se conçoivent, se fabriquent et se justifient non pas depuis leurs axes, routes, « dehors », mais depuis leurs collectivités. Loin d'être un enchevêtrement désordonné de vieilles bâtisses en ruine, **la ville se pense et s'organise de l'intérieur, depuis le cœur de ses maisons familiales. Les points de repère qui font sens pour les habitant·e·s de *Xogbonú* sont invisibles depuis le dehors et souvent absents des cartes. Ce n'est qu'en franchissant les grands portails des maisons familiales, en écoutant les récits de fondation des lignages, que se donne à lire ce que j'ai nommé « l'ordonnance du monde des collectivités et la capacité des humains et des non-humains à vivre ensemble ».**

Enquêter sur l'espace public à partir de l'intérieur des maisons familiales permet ainsi d'accéder à la ville vécue et à ceux ou, plutôt, à celles auxquelles on ne s'intéresse jamais.

Ce décentrement physique engendre ainsi un décentrement méthodologique : il s'agit de privilégier « une posture de la marge », d'éviter les premiers rangs, de s'intéresser à tout ce qui s'accompagne d'un laconique « ça ne peut pas t'intéresser ».

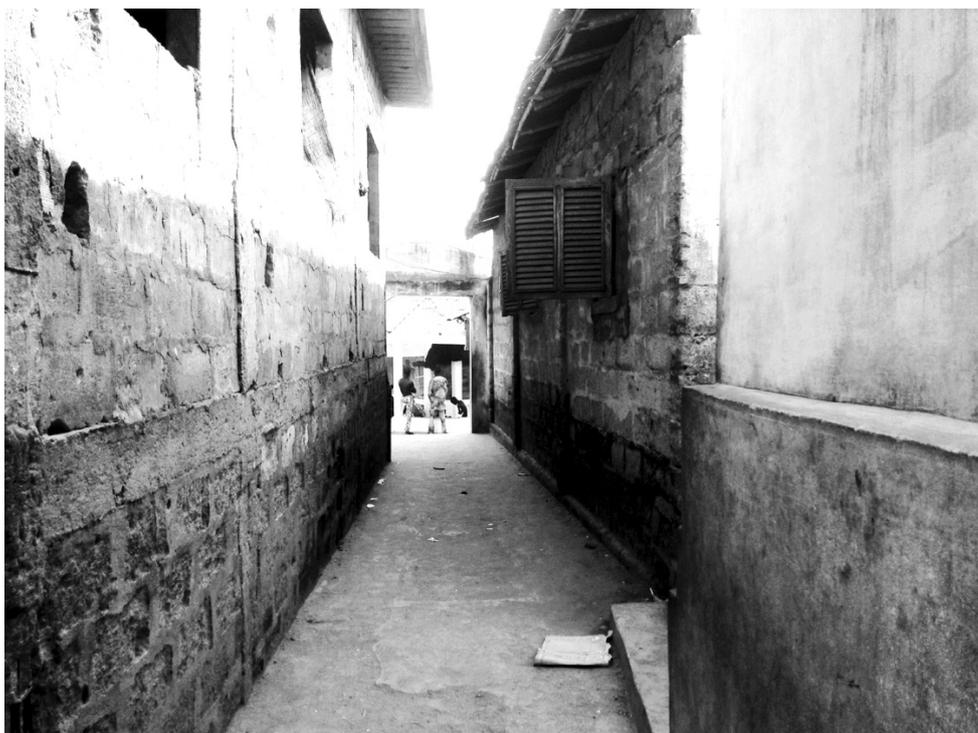
---

<sup>7</sup> Extrait d'un entretien avec *tánnýíno*, 89 ans, mère coutumière du lignage. *Gukome*, Porto-Novo, 24 janvier 2016.

<sup>8</sup> S. CARTON DE GRAMMONT, 2013, *Savoir vivre avec son temps : bref précis de cité-jardinage moscovite post-soviétique, comprenant quelques ruses symboliques de politique locale en période de libéralisation économique extrême, divers conseils sur l'art du bon voisinage avec les fantômes, ainsi qu'un menu requiem pour des efforts de bonheur*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.

Je dois avouer que, dans un premier temps, cette posture relevait plus de mon identité sociale que d'une position méthodologique assumée au préalable. En tant que jeune femme, je n'étais pas toujours bien vue et reçue par ce que je nomme « les professionnels de la parole », principalement des hommes, d'âge moyen, ayant un statut social, culturel et économique important. Il me fut plus simple de me rapprocher de ces femmes aux profils très divers, réputées peu « intéressantes » pour un·e chercheur·e, car qualifiées d'« illettrées ».

C'est grâce à leur rencontre que j'ai pu constater que le discours officiel tenu par « les professionnels de la parole » n'était ni le seul ni le plus largement partagé par les habitant·e·s de la maison, et de la ville.



Le couloir d'entrée de la maison familiale de *Gukome*. Photo : Sara Tassi, janvier 2015.

#### 4. (Ré)Articuler

Donner la parole à ces interlocutrices, fuir le centre, décrire la scène à partir de ses coulisses, cela permet d'aviver d'autres formes d'expertises, de faire émerger d'autres formes de connaissances. C'est là que se situe un premier geste de réarticulation : habiliter la parole de « ces spécialistes du non-spécial » permet de rejouer les frontières des expertises, de réarticuler « science » et « croyance », « savoir » et « sens commun » (Stengers, 2017).

C'est pourquoi la thèse prend forme autour d'une polyphonie de voix. Pour citer un exemple, à travers la mise en dialogue d'extraits de leurs citations, une tante de la collectivité se retrouve à dialoguer, dans la thèse, avec Michel D. K. Videgla, scientifique béninois et expert de l'histoire du royaume de *Xogbonú*.

Cette (ré)articulation méthodologique est indissociable de celle plus directement liée au « sujet/objet d'études » : donner la parole à ces « experts autres », nous l'avons vu, permet de complexifier la description des *hontò* : le *hontò* n'est pas le même pour la divinité protectrice du quartier, pour une tante de la maison ou pour le responsable du Registre foncier urbain...

En ce sens, ces entités spatiales (les *hontò*), appréhendées dans toute leur complexité, sont des *prises* pour réarticuler ce que la pensée moderne a jusqu'à présent séparé (public/privé ; habité/non-habité ; sacré/profane ; rural/urbain, etc.).

De manière générale, **cette thèse entend proposer**, à partir du cas de la ville de Porto-Novo, et plus précisément de la maison familiale de *Gukome*, **une méthodologie de recherche qui peut nous aider à penser et à décrire différemment nos villes** ; les villes où cette notion d'espace public, mobile de la présente recherche, a été forgée.

Concrètement, il s'agira d'appréhender des réalités qui nous sont plus proches, du moins géographiquement, au prisme des expériences menées au Sud-Bénin.

En effet, penser la ville à partir de l'intérieur, des attachements et des valeurs qui font sens localement (ici et maintenant), cela veut dire réfléchir en termes de connexions et non plus d'identités formellement définies. Et les connexions, nous l'avons vu, débordent de toute limite (forme urbaine, contexte géographique, mais aussi culture, société...).

En ce sens, cette thèse peut être considérée comme le point de départ d'une expérimentation plus large sur (et dans) l'espace urbain, bien au-delà du seul « terrain béninois » ; comme **l'ébauche d'une enquête symétrique par-delà « Sud » et « Nord », ici et là-bas, nous et les autres** (Latour, 1991).

Autrement dit, ce que j'entends proposer avec ce travail, c'est d'apprendre de (et avec) *Gukome*, pour décrire autrement la ville, mais aussi le monde.



Le *hontò* de *Gukome*. Photos : Sara Tassi, janvier 2015.

### BIBLIOGRAPHIE DE RÉFÉRENCE (PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE)

1. BIASE A. DE, CORALLI M., 2009, *Espaces en commun: nouvelles formes de penser et d'habiter la ville*, Paris, L'Harmattan.
2. BRUNFAUT V., NICOLAÏ Q., TASSI S., 2019, *Décrire en situation / Décrire des situations. Comptendu d'expérimentations avec les outils de l'architecture, au Bénin et ailleurs*, Clara Architecture/Recherche hors-série, Bruxelles.
3. BURINI F., 2013, « Cartographie et participation pour la coopération environnementale : le terrain et la restitution des savoirs traditionnels en Afrique subsaharienne », *Annales de géographie*, n°687-688, p. 487-512.
4. CHENAL J., 2013, *La ville ouest-africaine. Modèles de planification de l'espace urbain*, Geneva, MetisPresses. / CHENAL J., PEDRAZZINI Y., CISSE G., KAUFMANN V., 2009, *Quelques rues d'Afrique: observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott*, Lausanne, Les Éditions du LASUR.
5. DEBAISE D., 2015, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Paris, Les Presses du réel.
6. DESCOLA P., 2014, *La composition des mondes*, Paris, FLAMMARION.
7. DOUCET I., DEBAISE D., ZITOUNI B., 2018, « Narrate, Speculate, Fabulate: Didier Debaise and Benedikte Zitouni in Conversation with Isabelle Doucet », *Architectural Theory Review*, n°22, v.1, p. 9-23.
8. HARAWAY D., 2004, « Savoirs situés. La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle par Donna », *Multitudes*, n°12, p. 1-25.
9. INGOLD T., 2017, *Faire: anthropologie, archéologie, art et architecture*, Éditions Dehors.
10. LATOUR B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte. / LATOUR B., 2017, *Où atterrir?: Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.
11. LAVOIE C., JONCAS J.-A., 2015, « Le dessin-entretien : un outil de collecte de données innovateur et approprié auprès des communautés culturelles et linguistiques minoritaires », p. 25.
12. STENGERS I., 2017, *Civiliser la modernité? : Whitehead et les ruminations du sens commun*, Dijon, Les Presses du réel.
13. STRATHERN M., 2004, *Partial Connections*, Walnut Creek, Lanham, New York, Toronto, Oxford, Rowman Altamira.
14. TARRIUS A., 1993, « Territoires circulatoires et espaces urbains : Différentiation des groupes migrants », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°59, v.1, p. 51-60.
15. VELLA G., 2019, « Les territoires des mort.e.s », *CLARA Architecture/Recherche*, n°6 Hors-série, p.19-43.